

Gilbert LAZARD

Douze ghazals de Hâfez mis en français

Traduire Hâfez? Tâche impossible. Mais la tentation est permanente pour qui aime la poésie et a plaisir à traduire. J'ai cédé à la tentation, imprudemment sans doute.

Il y a bien des façons de traduire, surtout la poésie. Elles peuvent différer du tout au tout, selon l'objet de la traduction et le public auquel elle s'adresse. J'ai visé celui des francophones cultivés. Si une traduction de poèmes se veut littéraire, il importe qu'elle ne soit pas dénuée de quelques caractères poétiques. Je me suis efforcé de conférer à mon texte un rythme: je l'ai tenté, comme on verra, de diverses manières. J'y ai aussi, à l'occasion, été amené à prendre un peu de libertés avec le sens littéral. J'ose croire qu'elle est finalement plus fidèle qu'un démarquage mot à mot.

Je ne me fais pas d'illusion sur la distance immense qui demeure entre l'original et la traduction: *salâh-e kâr kojâ-o man-e xarâb kojâ?* Les Persans y seront, hélas, immédiatement sensibles. Mais peut-être les francophones y percevront-ils quelques reflets du mystère et du charme hâféziens.

Je leur livre ces essais, en toute modestie.

* * *

1

Misérable Hâfez

Salah-e kâr kojâ-o man-e xarâb kojâ

(Xânlari, 2).

O sagesse inaccessible!*

O misérable Hâfez!

O distance infranchissable

Entre cela et ceci!

Ah, bon plaisir et vertu

Ne font guère bon ménage:

Là les cadences du prêche,

Ici le chant du rebec!

Je suis las du Monastère,

Las de cet habit menteur:

Où donc l'asile des Mages?

Où l'effusion du Vin pur?

Clos, et chéris à jamais,

Les jours de félicité:

Où envolé le sourire?

Où noyés les doux griefs?

O visage trop aimable,

Faveur vaine à cœur hostile!

* Chaque strophe représente un vers de Hâfez (N. d. R.)

Là c'est la chandelle éteinte,
Ici flamboiement solaire.

Tendant certes est le fruit,
Mais la fosse avide guette:
Où t'élanças-tu, mon cœur?
En telle hâte où vas-tu?

O poussière de ton Seuil,
O collyre de nos yeux!
Où donc irons-nous, dis-moi?
Où, sevrés de si haut lieu?

Ne me prêchez plus, amis,
Le repos ni le sommeil:
Le repos quel? la patience
Comment? où le sommeil?

* * *

2

La Turquie de Chiraz

Agar ân Tork-e Širâzi be dast ârad del-e mâ-râ

- (Xânlari, 3).

Daigne la Turquie de Chiraz
Saisir mon cœur, je donnerais
Pour à son front la mouche indienne
Tout Samarkand, tout Bokhârâ.

Verse, enfant, ce Vin éternel:
 Le paradis ne t'offrira
 Ni fontaine de Roknâbâd
 Ni nos jardins du Mossallâ.

Hardies Tsiganes trop habiles
 A semer l'émoi dans la ville,
 Avez-vous fait de ma patience
 A suffisance la razzia?

Mais l'Idole a droit d'ignorer
 Notre imparfaite adoration:
 Vain au Visage Nonpareil
 L'éclat des fards et faux appas.

Parlez-moi de chant et de vin
 Et laissons l'Enigme des mondes,
 Que n'a nulle philosophie
 Résolue ni ne résoudra.

Les charmes de l'enfant Joseph
 Devaient tirer, je le savais,
 Plus accomplis de jour en jour,
 Des chastes retraits Zoleykhâ.

Tes mots cruels, sois-en béni,
 Je les fais miens et c'est bien dit:
 Réponse amère à lèvres douces
 Assurément ne messied pas.

Mais entends la leçon, mon âme,
 Plus que la vie l'avis est cher
 De la sagesse de l'Ancien
 Aux jeunes cœurs que le Ciel choie.

Poème écrit, perle percée,
 Viens, doux Hâféz, chante et que puisse
 Ton chant défilier le collier
 De l'or des astres Sorayyâ!

* * *

3

Au Jardin de ceux qui s'aiment
Sâqi be nur-e bâde bar-afroz jâm-e mâ
 (Xânlari, 11).

Oui, que la lumière du Vin
 Enfant, baigne notre Coupe,
 Que ton chant, musicien, proclame
 Le monde au gré de nos vœux!

Nous avons vu, ô Ignorant
 Des joies du Boire Toujours,
 Nous avons vu dans le Nectar
 Le Visage bien-aimé.

Vaines vos grâces de cyprès,
 Belles, et vos séductions
 Quand se révèle en sa splendeur
 Notre Cèdre incomparable.

Il ne mourra pas, celui-là
 Dont le cœur vit par l'Amour:
 Sur tous les registres du monde
 S'inscrit notre éternité.

Au Jour où se rendront les comptes
 Le pain béni de nos Clercs
 Ne vaudra pas plus, je le crains,
 Que notre impure Liqueur.

Puisqu'elle prête sa langueur
 Aux yeux qui nous ont séduits,
 N'est-il pas juste que l'Ivresse
 Soit notre gouvernement?

O Zéphir, en ton vol passant
 Au Jardin de ceux qui s'aiment,
 Porte de ma part ce Message
 A l'Objet de mes ardeurs.

Dis-lui: Pourquoi de m'oublier
 Prends-tu si grand soin, alors
 Qu'un jour viendra de soi-même où
 Tu ne sauras plus mon nom?

Verse, Hâfez, sans te lasser
 Tes larmes: ce grain peut-être
 Ramènera dans ton filet
 L'oiseau des Faveurs suprêmes.

4

Cheveux fous, lèvres riante

Zolf âşofte-vo x^w oy karde-o xandân-lab-o mast

(Xânlari, 22).

Cheveux fous, lèvres riante,
Ivre, la sueur au front,
Verre en main, tunique en loques,
Et fredonnant un ghazal,

L'œil en quête de querelle,
La bouche moqueuse, hier
A minuit à mon chevet,
L'Objet de ma dilection,

Se penchant à mon oreille,
D'une voix mélancolique
A murmuré: Ah, dors-tu,
Toi qui m'aimes de longtemps?

L'Initié à qui l'on verse
Un tel nocturne Breuvage,
S'il ne l'adore, est impie
Dans la religion d'Amour.

Allons, vertueux Ascète,
Ne t'en prends pas aux Buveurs,
Car au Jour originel
C'est ce lot que nous reçûmes.

Ce qui fut mis dans mon verre,
 Je l'ai bu sans demander
 Si c'était boisson fatale
 Ou liqueur de paradis.

Que de résolutions sages
 Ruinées chez Hâfez et d'autres
 Par les ondes de ces Mèches
 Et le rire de la Coupe!

* * *

5

Le château de l'espoir

Biâ ke qasr-e amal saxt sost-bonyâd-ast

(Xânlari, 37).

Le château de l'espoir est bâti sur du sable:
 oui, verse à boire, ami, la vie repose sur du vent.

Je vénère qui sut, sous cette voûte bleue, rester libre de tout
 ce qui reçoit couleur de servitude!

Te dirai-je, hier soir, perdu d'ivresse à la Taverne,
 quelle annonce m'a faite le Messenger d'un Autre monde?

Faucon royal, dit-il, enfant de l'Empyrée au Regard exalté,
 tu n'es pas fait pour ce séjour d'épreuve.

Quel accident te tient dans les entraves de ce piège?

Entends, entends l'Appel au sublime créneau!

Je sais, écoute bien, je sais un avis salubre,
que m'enseigna jadis l'Ancien de notre Confrérie:

De cette Vie n'espère pas qu'elle te soit fidèle amante:
cette vieille fantasque, elle a bien d'autres favoris,

Rassérène ton front, prends ce qui t'est donné:
à la Porte du choix ni toi ni moi n'avons l'accès.

Nulle promesse ne se lit dans le sourire de la Rose:
tu peux pleurer, pauvre Rossignol amoureux.

Vainement, ô poète, tu jalouses Hâfez, car c'est faveur du Ciel
que l'art de plaire et la grâce des mots.

* * *

6

Cache, cache la Coupe

Agar çe bâde farahbaxš-o bâd golbiz-ast

(Xânlari, 42).

Capiteux est le Vin, parfumé le Zéphyr,
Mais nous ne boirons pas aux accents de la harpe,
Car le Censeur est sévère.

Si d'aventure s'offre un flacon délectable,

Ne bois qu'avec prudence auprès d'un ami sûr:
Car ce sont jours de malheur.

Cache, cache la Coupe en tes manches en loques,
L'œil du ciel à l'instar de celui du facon
Verse des larmes de sang.

Lavons avec nos pleurs la trop vive couleur
Du Vin sur nos habits: le temps veut l'abstinence,
La saison l'austérité.

Le ciel est sur nos têtes un crible ensanglanté:
Il filtre la poussière du sceptre de Parviz
Et des os de Chosroès.

N'attendons rien, les astres tournent à l'envers,
Et le limpide Vin jusqu'au col de la jarre
N'est plus qu'indigeste lie.

Tu as séduit Chiraz et la Perse, Hâféz:
Il est temps d'essayer le charme de tes chants
Sur Bagdad et sur Tabriz.

* * *

7

N'en parlons plus

Gar ze dast-e zolf-e meškinat xatâ-yi raft raft

(Xânlari, 83).

Si à vos grâces musquées un faux pas a échappé,

Si vos appas adorables nous ont peut-être offensé,
N'en parlons plus!

Si l'Amour a foudroyé les épis d'un Misérable,
Si de la splendeur d'un Roi l'éclat a blessé un Gueux,
N'en parlons plus!

Si un Cœur a pu souffrir d'un coup d'œil de Ce qu'il aime,
Si mots amers échangés sont amoureuse querelle,
N'en parlons plus!

Oui, la Médisance a fait son œuvre méchante, mais
Si un nuage a surgi entre gens de même cœur,
N'en parlons plus!

La rancune en notre Règle est bannie: qu'on verse à boire!
De l'assaut des humeurs noires, sitôt la paix revenue,
Ne parlons plus!

Ferme, mon cœur! En Amour il faut savoir endurer.
S'il y eut faux pas, tant pis! Si fut commise une offense,
N'en parlons plus!

Epargnez Hâfez, Prêcheurs, s'il a fui le Monastère.
Rien n'entrave un homme libre: s'il a quitté ce séjour,
N'en parlons plus!

8

La Coupe de Djamshid

Sâlhâ del talab-e jâm-e Jam az mâ mikard

(Xânlari, 136).

Longtemps mon cœur m'a demandé
 La Coupe sainte de Djamshid:
 Il implorait d'un étranger
 Ce qu'il possédait en lui-même.

La Perle que n'a enfantée
 Nul coquillage de ce monde,
 Il l'espérait des égarés
 Des obscurs chemins de la Mer.

Je suis allé dire mon mal
 Chez les Mages à l'Ancien
 De qui le Regard souverain
 Sait pénétrer tous les Mystères.

Je l'ai trouvé en joie sereine
 La Coupe en main, versant le Vin,
 Et contemplant dans ce Miroir
 Cent spectacles de l'Univers.

Depuis quand, lui dis-je, tiens-tu
 De l'Omniscient ce joyau?
 Du jour, dit-il, où fut conçue
 La coupole azurée du ciel.

Mais ce confrère dont jadis

Le sang honora l'échafaud,
 Son crime fut, t'en souvient-il?
 De dire ce qu'il fallait taire.

Si l'effusion du saint Esprit
 Daignait octroyer son secours,
 Les miracles du seul Messie,
 Tout un chacun les saurait faire.

A quoi bon, dis-je, tant de chaînes
 Dans les boucles de ces Idoles?
 Folie d'Amour, dit-il alors,
 Met à Hâfez le cœur aux fers.

* * *

9

Le ciel ivre

Duš didam ke malâyek dar-e meyxâne zadand

(Xânlari, 179).

J'ai vu cette nuit les Anges
 Frapper l'huis de la Taverne
 Et mouler l'argile humaine
 En un ustensile à Boire.

Ces habitants de l'Enceinte
 De la plus pure Vertu
 Avec moi l'Errant perdu
 Entraient dans la bacchanale.

Le sort est tombé sur moi,

Moi l'Egaré, moi l'impur
 Du saint Dépôt dont l'Azur
 Ne soutenait plus la charge!

Des soixante-douze sectes
 Ah, pardonnons la querelle:
 C'est faute de voir le Ciel
 Qu'ils ont battu la campagne.

Louange à qui voulut bien
 Avec moi la paix scellée!
 Boivent à notre santé
 Houris dansant triomphales.

La Lampe rit de son Feu,
 Mais ne sait ce qu'est brûler:
 Seul le sait en vérité
 Le Papillon dans la Flamme.

Le langage est chevelure
 Que les poètes caressent,
 Mais qui sut comme Hâfez
 De l'Idée lever les voiles?

* * *

10

O souvenir

Yâd bâd ân ke sar-e kuy-e to-am manzel bud
 (Xânlari, 203).

O souvenir! O temps béni

Où ta porte était ma demeure,
Où la poussière de ton seuil
Était de mes yeux la lumière!

En cette fidèle amitié
Nous fûmes toi rose et moi lys,
Moi à toute heure sur les lèvres
Ce que toi tu avais au cœur.

Et Cœur récitait les leçons
De l'Institutrice Sagesse,
Et c'est Amour qui expliquait
Ce qu'elle ne comprenait pas.

Non, je n'avais d'autre vouloir
Que rester près de mon Ami.
Quand sont brisés tous mes efforts,
Tous mes désirs, que devenir?

Retourné hier à la Taverne
En pensant à vous, Compagnons,
J'y ai retrouvé notre Jarre
Cœur en sang, tête dans la fange.

Ah, qu'on me dise enfin pourquoi
Cette absence et cette souffrance!
Mais Raison qui tranche de tout
Reste sur ce point sans réponse.

Oui, il a rayonné le Sceau,

Le clair joyau de notre Prince,
 Ah, rayonné de tous ses feux!
 Mais le Destin l'a pris de court,

Hélas, ô Hâfez, la perdrix
 Pépiait trop aimablement:
 Elle n'avait pas vu venir
 Les serres de l'Oiseau fatal.

* * *

11

L'amour et la jeunesse

Ešqbâzi-yo javâni-yo šarâb-e la'lfâm

(Xânlari, 303).

L'amour et la jeunesse, le vin de clair rubis, les concerts d'amitié,

Les rivaux fraternels, et la Coupe qui tourne;

Belles Hébés aux lèvres distillant le miel, musiciens inspirés,

Compagnons au cœur noble, amis à l'âme pure;

D'adorables Objets dont les grâces offensent la Source de jouvence,

Dont l'éclat sans second rend jalouse la Lune;

Et des festins charmants en des châteaux pareils aux pavillons d'Eden,

Dans des jardins passant ceux du Dârossalâm;

Convives bienveillants et serviteurs civils, combats de courtoisie,

Confrères initiés aux Mystères ultimes;

Vin ardent, Vin léger, rose rouge et rubis suscitant l'éloquence,
Dont des Lèvres vermeilles effacent l'amertume;

Belles dont les Appas s'élancent glaive nu à l'assaut des Raisons

Et dont les Boucles sont aux cœurs autant de pièges;

Esprits subtils pareils au mélodieux Hâfez, hôtes munificents
Emules de Hâdji Ghavâm, honneur du monde;

Ces plaisirs et ces fêtes, quiconque les dédaigne ignore le bonheur

Et quiconque les fuit est indigne de vivre!

* * *

12

Le temps de la moisson

Mazra'-e sabz-e falak didam-o dâs-e mah-e now

(Xânlari, 399).

Le champ verdoyant du Ciel,
La jeune Lune, faucille,
M'ont rappelé mes semailles
Et le temps de la moisson.

O ma Fortune, dors-tu
 Quand le Soleil est levé?
 Faut-il de notre passé
 Que nous désespérions?

Que dans ce Ciel tu t'élèves,
 Comme Jésus, pur et nu,
 A ta Lampe le Soleil
 Empruntera ses rayons.

A l'Astre du soir menteur
 Gardons-nous de nous fier:
 Que de rois et d'empereurs
 Dépouillés par ce larron.

Si, or et rubis, l'Anneau
 Est fardeau cher à l'oreille,
 La Beauté n'est, souviens-t'en,
 Que passagère saison.

Du mauvais œil Dieu te garde!
 Car au carrousel des grâces
 Lune et Soleil se sont vus
 Battus par un simple pion.

De sa superbe ce Ciel
 Devrait rabattre: en amour
 L'or des astres ne vaut guère,
 Moins encor l'épée d'Orion.

La Dévotion double face
Veut brûler l'œuvre de Foi:
Jette, ô Hâfez, aux orties
Ce Froc de laine, et partons!

